Québec français

Québec français

Coupables de parler français!

André Gaulin

Number 68, December 1987

URI: https://id.erudit.org/iderudit/45088ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print) 1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gaulin, A. (1987). Coupables de parler français! Québec français, (68), 5–5.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

coupables

de parler français!

Le Québécois, la Québécoise sont des êtres sondés sur leur langue: «Que pensez-vous du français?», «Que pensez-vous de l'affichage bilingue? »Et chacun, chacune d'y aller de son opinion : il y a trop de français, il n'y en a pas assez; on doit faire place à l'anglais en Amérique du Nord, on doit se protéger de l'envahissement linguistique... Le plus étonnant dans tout ça, c'est qu'on ne se rend plus compte du ridicule d'un tel comportement : être sondé sur son code linguistique, être sondé sur sa langue, être sondé sur son être, être sondé sur son avoir culturel collectif. Imagine-t-on un sondage à Paris qui demanderait: «Que pensez-vous du français en France? »... On répondrait nécessairement dans le sens de « Il est assez bon ». « Il est plutôt relâché ». Et l'allemand en Allemagne. Et l'italien en Italie?

Les gens sont de plus en plus mêlés. Tel intellectuel avouera être contre l'unilinguisme au Québec, préférant le multilinguisme des gens. Faut-il être assez mêlé! L'unilinguisme empêche-t-il d'apprendre plusieurs langues? C'est plutôt le bilinguisme qui limite à deux langues. Ou plutôt à une : one language. Tel fonctionnaire confondra indépendance et épanouissement, tels journalistes parleront du Mouvement Québec français comme d'un groupe de nationalistes. Non! mais faut-il être assez mêlé! Telle ministre, madame Bacon pour ne pas la nommer, considérera comme des adversaires politiques celles et ceux qui revendiquent un resserrement de la loi 101! Celles et ceux qui la supportent en fait. Non, mais faut-il être assez mêlé!

Notre flagrant manque de « suivi », pour reprendre une expression de Jean Éthier-Blais, n'est qu'une manifestation de notre colonialisme. Nous sommes d'autant plus colonisés que nous pensons ne plus l'être. Nous le sommes au point de confondre vie et survie, fierté naturelle de bien parler et honte atavique. Ce qu'on a pu être naïfs de croire que nous pouvions faire

andré gaulin

« Dans mon pays co/lo/ni/sé »

Raoul Duguay

coïncider une langue, une culture avec un territoire! Comme dans les pays normaux. Ce qu'on a pu être téméraires de penser que nous pouvions nous suffire à nous-mêmes dans notre signifié de tous les jours, dans notre culture à nous, québécoise, culture hier portée aux nues, culture devenue soudain suspecte, insuffisante. Culture peau-de-chagrin!

Le nouveau refrain, l'air à la mode, porte actuellement sur la qualité du français. D'accord, si c'est autre chose qu'une rengaine. D'accord, si c'est autre chose que notre vieux complexe d'échec — on aime ça perdre car on ne joue même pas à qui-perd-gagne. D'accord, si c'est autre chose que la vieille culpabilité qui nous ronge et qui nous fait croire que la détermination à vivre selon une culture est racisme ou xénophobie. D'accord pour la qualité du français si les professeurs et les étudiants ne vont pas faire encore les frais de la campagne et eux seuls.

D'accord, si cela doit exiger des hommes et femmes publics, des médias, des ministres et députés, des hommes d'affaires, des unilingues anglais de Montréal (!) autant de conviction que des mères et des enseignantes. D'accord surtout si cela nous sort du français approximatif que parlent des municipalités, une certaine publicité et tout l'environnement de traduction dans lequel nous nous polluons chaque jour. C'est chaque jour que ce continent nous trahit avec l'encouragement ou l'inertie des nôtres.

On dit stupidement que la fierté a un nom. Un nom possible aurait pu être le Québec. Est-ce qu'André Langevin avait raison de dire que parler français était « une forme d'extrémisme » ? Le plus triste, c'est que nous sommes devenus nos propres dénonciateurs. Ce doit être la tristesse ontologique du colonialisme. Brel dans sa mort, envers de la perfide envie suicidaire aussi facile que la mort par le froid, nous interroge: «Sera-t-il impossible de vivre/debout?» Ah, vite, vite, compagnes et « compagnons des Amériques», ne laissons pas nos poètes devenir des fous du roi. Ou pire encore, ne devenons pas nous-mêmes, comme me l'écrivait récemment la ville de Saint-Jérôme, sujets (d'un verbe anglais forcément) d'Élisabeth II, « par la grâce de Dieu, Reine du Royaume-Uni, du Canada et de ses autres royaumes et territoirees, Chef du Commonwealth, Défendeur de la Foi». On peut difficilement se trahir davantage. À moins que, comme au deuxième Sommet francophone à Québec, nous permettions aux «habits rouges» de nous ouvrir les portes du Parlement. Je vois encore cette vieille dame me confier secrètement : « Je n'avais pas imaginé qu'on pourrait descender si bas et si vite ».

Nous étions six à manifester, encouragés par beaucoup, sous l'œil vigilant de la police des Autres. Ou plutôt, nous étions sept: la honte hantait la fierté déserte.